

Une semaine, un livre

N°362 bis, 14 Juin 2020

La Maison dans l'impasse

Maria Messina

La Casa nel vicolo

Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli

1921, Actes Sud 1986, Cambourakis 2020

150 pages

Début du XX^e siècle, en Sicile. Une jeune femme, issue d'un milieu bourgeois mais sans ressources, épouse le contremaître du baron local. Elle s'installe chez son mari, emmenant avec elle sa jeune sœur bien-aimée. Quelques années plus tard, deux enfants sont nés et la sœur est toujours là pour s'occuper de la maison. Entre l'autorité du mari, la douceur fatiguée de la femme, et l'énergie constante de la sœur, auxquelles s'ajoutent la grande sensibilité et la fragilité du fils, la dynamique de la maisonnée n'est pas simple.

La Maison dans l'impasse est un drame familial. Tout, ou presque, se passe dans la maison, dans une routine quotidienne qui permet à la tension de monter petit à petit. On y sent le temps qui passe, la situation qui se dégrade, les enfants qui grandissent, les relations entre les membres de la famille qui se détériorent, jusqu'au drame attendu mais soudain.

Les personnages des deux sœurs sont très profonds, ainsi que celui du fils, et on souffre ou se réjouit avec eux, alors que le personnage du mari est plus caricatural. Il est clair que Maria Messina s'intéresse aux femmes, à leur condition, soumises au bon vouloir de l'homme et enfermées dans les devoirs et les convenances.

Dans son avant-propos Leonardo Sciascia dit que Maria Messina dépeint « la petite, la minuscule bourgeoisie sicilienne et, au sein de cette classe sociale terne et étriquée, la condition de la femme, angoissante, vouée à l'étouffement, comme chez Pirandello, mais elle le fait de l'intérieur, avec une sensibilité plus immédiate et poignante ».

La Maison dans l'impasse est un texte limpide, émouvant, plus qu'un témoignage de l'époque, c'est un cri sourd qui touche droit au but.

.

Éléments biographiques

Maria Messina est née en 1887 à Palerme et morte à Pistoia, en Toscane en 1944. Son père est inspecteur de l'éducation et sa mère issue d'une famille aristocratique. La jeune Maria ne fréquente pas l'école mais sa mère la soutient dans son intérêt pour les lettres. Elle publie un premier recueil de nouvelles en 1909 et entretient une correspondance avec l'écrivain sicilien Giovanni Verga (1840 – 1922) qui l'encourage. Ces récits, des critiques sociales, connaissent le succès et sa plume est admirée par le grand Giuseppe Borgese (1882 – 1952). L'avènement du fascisme et une santé fragile la stoppent dans sa carrière littéraire. Elle a publié 25 textes mais est tombée dans l'oubli dès les années trente. C'est Leonardo Sciascia qui l'a redécouverte dans les années 80. Il signe l'avant-propos de la réédition de *La Maison dans l'impasse* en 1981.



Une semaine, un livre

Extrait :

Elle était debout elle aussi, à présent. Exaspérées, les nerfs à vif, elles se défiaient du regard. Il leur arrivait rarement de se retrouver toutes seules, face à face ; un motif futile, un mot imprudent, un geste suffisaient alors à faire flamber la haine trop longtemps réprimée qui couvait dans leur poitrine. Elles se parlaient d'une voix sourde, serrant instinctivement les poings.

Deux taches rouge vif, comme deux coups de pinceau, coloraient aux pommettes le visage olivâtre de Nicolina.

– *Oui. C'est de ta faute, accusa Nicolina. C'est toi qui es coupable, et personne d'autre. Tu as gâché ma vie. Et maintenant tu voudrais me chasser ? Je ne m'en irai pas, non. Je te l'ai dit. Je ne sortirai pas vivante de cette maison. J'étais jeune et insouciant ; tu m'as abîmée, comme un voile qu'on jette aux épines. Tu m'as jetée dans la gueule du loup. Enfoncée dans ton égoïsme, tu me laissais seule des journées entières, pour le servir. Cela t'arrangeait alors, que je vous serve de bonne, à toi et à tes enfants ? Cela t'arrangeait ? Et tu ne pensais pas que j'étais une pauvre fille faite de chair, comme toi ? Tu n'y pensais pas ? Et si tu n'y pensais pas, n'étais-tu pas la plus dénaturée des femmes ?*

– *J'avais confiance en toi, murmura Antonietta. Tu étais ma petite sœur. Tu étais Nicolinedda... Je n'y pensais pas... je n'y pensais pas, répéta-elle avec désespoir, le front entre les mains. Comment imaginer une chose pareille ? Je ne savais pas que je réchauffais un serpent dans mon sein... J'aurais dû te regarder. Je me serais aperçue que ton visage n'était pas celui d'une innocente. Regarde-toi, tu as le visage du péché, le visage de celui qui trahit son propre sang !*

– *C'est ta faute !*

– *Ma faute ! Mais si tu étais partie tout de suite, à ce moment-là...*

– *Ta faute !*

– *... les enfants étaient encore petits...*

– *Non. Je ne pouvais pas m'en aller. Je ne pouvais pas quitter cette maison maudite par le Seigneur ? Je serais partie comme un corps sans âme. Partir ! Comme un chiffon qui ne sert plus à rien ! Comme l'écorce d'un citron que l'on jette ! Ma mère m'avait confiée à toi. J'aurais dû rentrer humiliée, quand je n'aurais plus été capable de feindre, déjà vieille sans avoir vécu ma part de vie ? Elle m'aurait regardée de ses yeux usés par les larmes pour pleurer d'autres larmes, encore plus amères. Et mes frères ? Comment m'auraient-ils accueillie ? Et Caterina ? Caterina ne connaît pas le mal et n'a pas de pitié pour ceux qui trébuchent...*

– *Pars maintenant. Va-t'en ! Il n'est jamais trop tard !... Ils ne sauront rien, si tu te tais. Cela dépend de toi. Laisse-moi en paix, au moins maintenant ! répéta Antonietta d'une voix angoissée. Aie pitié de mes enfants... Moi, à ta place, j'aurais fui, disparu mille fois. Tu aimes mes enfants, mais tu n'as pas honte de les scandaliser.*

– *Si tu ne te faisais pas entendre, malheureuse que tu es, ils ne comprendraient pas... Tu t'es même vengée en disant du mal de moi à Carmelina. Non, reprit-elle. Je ne pars pas. Tu veux rester tranquille dans ta maison, avec tes enfants ! Eh bien, non ! Je serai le boulet que tu traîneras. J'ai ramassé les restes de ton bien-être comme Lazare à la table du riche Epulon. Tu veux me chasser pour être tranquille ? De quel droit ? Moi qui l'adorais « alors » sans le savoir, moi qui le servais avec plus de dévotion que toi...*

Elle s'interrompit et regarda autour d'elle, égarée. On entendait tourner la clé dans la serrure. Il devait être quatre heures et demie.

Alessio disparut. Les deux sœurs tentèrent de reprendre leur travail, de leurs mains glacées et tremblantes. À nouveau, le silence retomba sur la maison.

La silhouette de don Lucio s'encadra dans la porte, immense dans son costume vert.